

Théâtre Antoine Vitez – Saison 2010/2011

Pour briser la glace de la mer intérieure

Jeudi 25 novembre – 19h

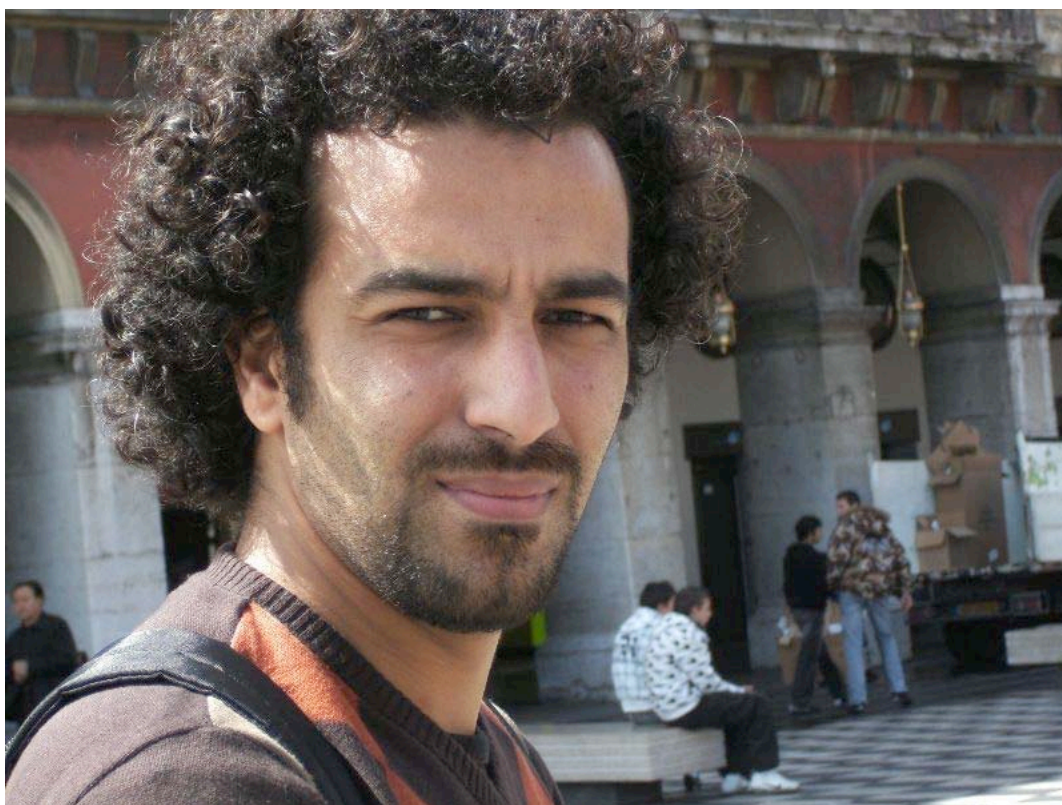
Entrée libre

Dans le cadre des Ateliers de l'Euro-Méditerranée, un partenariat entre l'Université de Provence, le Théâtre Antoine Vitez et Marseille Provence Capitale Européenne de la Culture

Les Borgnes ou Le Colonialisme Intérieur Brut

De Mustapha Benfodil

Mise en scène Kheireddine Lardjam



Kheireddine Lardjam

Théâtre Antoine Vitez - Université de Provence
29 avenue Robert Schuman – 13621 Aix-en-Provence cedex 1
04 42 59 94 37 – theatre.vitez@univ-provence.fr
www.theatre-vitez.com

Le Projet

Dans le cadre des Ateliers de l'Euroméditerranée, le Département « Arts du spectacle et Médiation culturelle de l'art » de l'Université de Provence et le Théâtre Antoine Vitez s'associent à l'atelier mené par **Kheireddine Lardjam** et **Mustapha Benfodil**, sur le thème de la transmission et de l'Histoire.

Cet atelier qui réunira 6 jeunes acteurs algériens et 6 étudiants français, durant 15 jours en novembre 2010, ainsi la présentation au public du 25 novembre, auront lieu au théâtre Antoine Vitez.

Kheireddine Lardjam est un metteur en scène algérien professionnel vivant à Oran et travaillant régulièrement en France.

Le projet actuel de Kheireddine Lardjam se décline en un triptyque sur 3 ans (2011, 2012, 2013) interrogeant les rapports complexes entre la France et l'Algérie autour de trois thèmes : mémoire, histoires et héritages.

La première création fait l'objet d'une commande d'écriture à **Mustapha Benfodil**, auteur vivant et travaillant à Alger.

Il est question pour la deuxième partie d'une commande à Pauline Salles, et d'une écriture à quatre mains pour la troisième.

Les objectifs de ce laboratoire en 2010 :

- réunir des jeunes acteurs français en formation (6 étudiants du département Arts du spectacle) et 6 jeunes acteurs algériens stagiaires autour d'un metteur en scène et d'un auteur en phase de finalisation d'écriture.

- mettre au travail, chacun à son endroit, les questions abordées par le texte (Histoire et politique) et expérimenter les propositions scéniques qu'elles suscitent.

- échanger sur les conditions de travail, sur les pratiques du théâtre, sur l'engagement des uns et des autres.

- permettre au metteur en scène de travailler sur l'écriture scénographique et à l'auteur (en phase finale d'écriture) d'entendre son texte mis en jeu, en vue de la création avec des acteurs professionnels (algériens et français) début 2011, à Marseille.

- Cette rencontre avec un metteur en scène et un auteur algériens servira également de matériau d'études dans le cadre du séminaire de recherche intitulé « Scènes méditerranéennes » du Master « Arts de la scène » et dans le cadre du Master recherche « Nouveaux territoires de l'art » en Médiation culturelle de l'art.

Il est envisageable, par ailleurs, que d'ici 2013, un numéro de la revue « Cahiers dramaturgiques », qui sera éditée par les PUP dès 2010, se consacre à l'étude des écritures algériennes ou du moins d'Afrique du nord.

Note d'intention de mise en scène

Par Kheireddine Lardjam

Mon désir de me heurter à cette pièce « *Les Borgnes* » de M. Benfodil est avant tout suscité par la force qu'a ce texte de démultiplier presque à l'infini les points de vue.

Benfodil agit ici en anthropologue, il s'intéresse aux aspects obscurs de l'être humain, révèle les rapports pervers que tout groupe social entretient avec le pouvoir, compare les réactions humaines à celles des animaux sauvages. En scrutant la réalité intérieure de l'homme, il en extrait un constat critique et désillusionné sur la politique, sur les grands bouleversements historiques et la mort des idéologies. Rapport au père, au pouvoir, hérédité, transmission, identité, rapport à l'Algérie, rapport Algérie – France (et non France – Algérie puisque, tout du moins en France, c'est toujours présenté dans cet ordre).

Mais Benfodil agit aussi et avant tout en poète et en homme de théâtre. On a à faire, comme souvent chez cet auteur, à une pièce d'autant plus explosive qu'elle est condensée à l'extrême, les scènes sont explosives, la langue aussi. Impossible de démêler les fils de ces scènes enchaînées. Impossible de distinguer dans les différentes parties ce qui ressort et guide la pensée, car c'est l'ensemble justement qui donne un sens à chacune des séquences.

C'est l'histoire de Samir, metteur en scène, son problème, héréditaire, la vision, vision double des choses, selon qu'il regarde avec l'œil droit ou l'œil gauche, le tout et son contraire.

Marié puis séparé de Sarah, père de Samy, qui a la même tare que lui, Samir, le personnage central de la pièce va devoir composer avec un désordre qui perturbe complètement son quotidien et surtout sa relation au monde. En suivant le parcours de Samir à la quête de la source de cet héritage (la borgnitude qui lui permet de voir le tout et son contraire selon l'œil utilisé) qui lègue à son tour à son fils, nous sommes confrontés au Rapport à la vision des choses. Et surtout comment selon l'angle, l'endroit où l'on se trouve, ou tout simplement l'état dans lequel on est, cette vision peut changer, changer nos vies et même changer l'Histoire. Et ici il s'agit de l'histoire de la guerre d'Algérie. Une histoire que Samir va souvent, regarder dans tous les sens et surtout inverser pour mieux voir notre mémoire commune.

Les personnages de cette pièce sont à la fois tragiques et comiques. Douloureusement liés l'un à l'autre. Aucun jugement n'est porté sur eux, ils existent chacun de façon indépendante ; l'acteur peut donner autant de densité à l'un qu'à l'autre, et du même coup, le spectateur peut sortir du manichéisme habituel : il n'y a pas de « bons » et de « méchants ». Tout se passe vite, comme si ces personnages se précipitent vers la fin (leur fin) dans une fièvre et un désir vivaces. Car la pièce aborde peu le thème de la mort de façon frontale mais au contraire la vie, le trop plein de vie, l'envie de vivre, la sexualité, le désir.

Pièce formidable matière à théâtre, « les Borgnes » nous offre tous les styles, scènes rapides et burlesques, monologues déchirants, mise en abyme, et qui demande plein d'expérimentation, d'essais, de travail avec les comédiens. C'est vraiment une matière à théâtre qui s'expérimente sur le plateau avec les comédiens et l'ensemble de l'équipe de création (scénographe, créateurs lumières et son...). Ça demandera aussi un gros et passionnant travail de dramaturgie. C'est pourquoi je fais appel à la collaboration du Dramaturge Christophe Martin, avec qui j'ai déjà travaillé dans ma précédente création, « Bleu Blanc Vert » de Maïssa Bey.

Ça parle vite, précisément et surtout physiquement. Axé sur une violente guerre verbale, ce texte me pousse à imaginer un profond travail de mise en voix, comment l'acteur s'empare de cette parole, comment il la met en voix et aussi de mise en corps et de mise en espace. L'ingéniosité et la férocité de l'écriture de Benfodil m'encouragent à poursuivre, comme souvent dans mes spectacles, une réflexion sur le moteur de la parole : pourquoi le personnage prend la parole ? Qu'est-ce qui déclenche la parole ? Pourquoi il se met à parler à ce moment-là ? Comment l'acteur avec son corps, sa voix, s'en empare ?

Les Borgnes est une matière à théâtre qui restitue un présent immédiat et l'histoire de la société sans négliger la vie humaine. Dans sa joie, sa peine, son espoir et son impossibilité d'être, sa désespérance. Si cette « désespérance » existe, elle ne s'inscrit pas dans un flou poétique mais dans une pièce qui malgré sa complexité reste très concrète.

Note d'intention de l'auteur

Tout est parti dans ma tête de cette tirade qui traverse tout le texte : « *Le 5 juillet 1962, l'Algérie a colonisé la France après 132 ans de colonisation.* » Mais au-delà du thème de l'inversion des grands récits, *Les Borgnes* est une pièce qui interroge plus généralement la question du regard. Physiquement déjà, l'homme peut-il tout voir ? Il lui faudrait 360 yeux, un œil pour chaque degré, pour chaque point de vue, et ce n'est pas gagné...Le propos de cette pièce, c'est peut-être ça : le regard. Blanc/Noir, Vrai/Faux, Juste/Injuste, Beau/Laid,...tous les manichéismes volent en éclat. Ce n'est donc pas une pièce sur la Guerre d'Algérie *stricto sensu*, ni sur la mémoire, ni sur les pathologies ophtalmologiques et autres illusions d'optique, mais sur une quête. La quête d'un personnage, Samir, qui s'en va chercher son père pour comprendre quelle sorte de père est-il pour son fils, Samy, qui montre à son tour, des signes de borgnitude enchantée, lui qui commence déjà à confondre les dates, les couleurs et ses parents (divorcés depuis que Samir a découvert l'anti-thèse de son corps et la liberté de changer de « polarité » à sa guise). Oui, l'ossature de ce texte, en définitive, c'est ça : c'est cette chaîne filiale improbable, cette charpente généalogique qui va du Borgne Premier de la « secte » des Borgnes Lumineux au dernier rejeton de cette étrange tribu. C'est donc l'archéologie d'une identité enfouie, refoulée, ensevelie sous des couches de tabous, de choses tues, et néanmoins consignées dans le « Livre Noir des Persécutions » comme le dit Salah Ben Samd alias le Professeur Aflatoun dans son poignant monologue.

Quel regard porter sur le monde ? Avec quelles lunettes ? Quelle version l'emporte à la joute finale des narrations et la guerre des mémoires ? Peut-on faire confiance à ce qu'on croit ? Peut-on se défaire de ce qui est inscrit, croit-on à jamais, dans notre rétine intérieure et gravé dans le marbre de nos convictions et le génotype de nos humeurs substantielles ? Qui croire ? A quel saint, quel sage, quel fou, se vouer ? A qui confier la responsabilité de notre destin ? Qui détient la vérité ? Que faire des signaux qui proviennent des objets existentiels dénués d'organe oculaire ? D'appareil normatif ? D'âme ? Sont-ce des SOS ? Des grimaces ? Des traces, des signes, des empreintes fossiles de quelque conscience éteinte ? Salah le Fou, Salah le sage, a cessé depuis trente ans de se poser toutes ces questions. Depuis que l'Etat s'est adjugé le monopole de la Raison et décrété une seule mémoire, une seule langue, une seule vérité, un seul récit pour tous. Et un seul Dieu bien sûr. Mais son fils putatif ne l'entend pas de cette oreille, lui qui a mis son point d'honneur à profaner la Vulgate officielle et réveiller les morts depuis que son fils à lui risque la « Cécité blanche », c'est-à-dire la dissolution de toutes les vérités dans le magma de l'absurde. Chaque texte suppose une assise axiologique et le projet philosophique de cette pièce est dans cette quête désespérée de sens nourrie par la Synthèse Suprême, syncrétique, impure, de tous les soliloques. Nous sommes tous borgnes et la plupart d'entre nous ne s'en rendent même pas compte. Pour autant, cette fable n'est pas une thérapie de groupe ni une révolution ophtalmologique : c'est juste une farandole de demi-aveugles s'amusant à échanger leurs photos d'un même truc : le monde.

C'est dans ce fatras de fragments épars, anodins et insignifiants que réside le sens.

Résumé de la pièce, « *Les Borgnes* »

par Mustapha Benfodil:

Dans un asile de fous croupit Salah, un vieil instituteur affaibli et aveugle. Trente ans auparavant, il fut arrêté, torturé et soumis à toutes sortes de persécutions pour avoir enseigné à ses élèves que « *le 5 juillet 1962, l'Algérie a quitté la France après 132 ans de colonisation* ». Il faut noter que ce jour-là, Salah avait « chaussé » le mauvais œil, son œil gauche, celui avec lequel il voit tout à l'envers, lui dont la lignée se réclame des Borgnes Lumineux, des gens qui, par la grâce d'un gène magique, ont le don de voir la chose et son contraire selon qu'ils la considèrent de l'œil gauche ou de l'œil droit.

Un jour, Salah reçoit la visite singulière d'un jeune homme, Samir, qui prétend être son fils. Samir est metteur en scène de théâtre et il travaille sur une pièce, *Les Borgnes*, qui traite de ce qu'il croit être sa tare secrète, la maladie de la « borgnitude » qui lui fait voir, lui aussi, la chose et son contraire. A la faveur de la rencontre d'un curieux personnage dénommé L'Ophtalmologue Ancestral, Samir part dans une quête personnelle à la recherche de son vrai père, sur les traces de son arbre généalogique, remontant la geste de ses ancêtres, les « Borgnes Lumineux ».

Dans l'asile psychiatrique, Samir découvre toute une population de proscrits et d'éclopés, rescapés de toutes les guerres, à l'instar de Farid, ce jeune appelé du service militaire qui cauchemarde nuit et jour en pensant à son ami/amant Hamid, un barde musicien zigouillé par le GIA. Il y rencontre aussi un homme, Si Omar, qui prétend avoir été jeune appelé durant la « Guerre de France » ; un illuminé revenu de l'autre dimension, celle qu'il prenait, jusqu'alors, pour une simple illusion d'optique. Il y a aussi Aldjiya, la Mère Folle, qui ne jure que par son fils Hocine, harraga ayant pris la mer et dont elle est sans nouvelles. Bientôt, les récits de ces îlots d'humanité vont dériver vers un trou noir total (ou le Chaos Originel), et leurs soliloques s'entremêler en un chassé-croisé trépidant pendant que TozToz et ZotZot, deux personnages beckettians surgis de l'inconscient de Samir, s'amuse à faire et défaire le monde en provoquant un joyeux désordre dans l'Univers.

Distribution artistique de la pièce : « *Les Borgnes* »

- Auteur : MUSTAPHA BENFODIL
- Mise en scène : KHEIREDDINE LARDJAM
- Dramaturgie/Assistant : CHRISTOPHE MARTIN
- Scénographie : CAMILLE DUCHEMIN
- Chorégraphe : RACHID OURAMDANE
- Musique et chants : AMAZIGH KATEB
- Création lumière : ERIC SOYER
- Création son : BENJAMIN JAUSSAUD
- Comédiens : (Distribution en cours)

Kheireddine Lardjam / Metteur en scène

Kheireddine Lardjam est un des jeunes artistes algériens qui, par son travail, ne cesse d'interroger les liens qui unissent les deux rives de la Méditerranée. Né en 1976, il crée *El Ajouad (Les Généreux)* en 1998 d'Abdelkader Alloula, auteur déterminant dans son parcours. La troupe qu'il crée à Oran avec quelques amis porte le nom de cette pièce. Ensemble, ils se consacrent à la découverte et la diffusion de textes d'auteurs

contemporains, et en particulier d'auteurs algériens. *La Récréation des clowns* de Noureddine

Aba, *Les Coquelicots* de Mohamed Bakhti, *La Pluie* de Rachid Boudjedra, mais également des pièces d'auteurs occidentaux, *Roméo et Juliette* de William

Shakespeare, *En attendant Godot* de Samuel Beckett, *Ubu roi* d'Alfred Jarry, *Les Justes* d'Albert Camus et *Syndrome aérien* de Christophe Martin. Ses spectacles

tournent en Algérie et également en France de façon régulière. Il noue de forts compagnonnages avec des théâtres comme le Forum culturel-scène

conventionnée du Blanc-Mesnil, l'Arc-scène nationale du Creusot. Il travaille aussi comme collaborateur avec Arnaud Meunier en 2002 et Guy Alloucherie en 2006. En

2009, Kheireddine Lardjam est en résidence au Centre dramatique de Valence

pour sa création *Bleu Blanc Vert* de Maïssa Bey. Pour la saison 2010-2011, il fera partie du collectif d'artistes du Centre dramatique régional de Vire. En Janvier 2011, il

répondra aussi à une commande du Centre dramatique de Sartrouville, pour une création *Jeunesse* dans le cadre du Festival *Odyssées en Yvelines**. Un texte écrit par Pauline Sales.

Site de la compagnie *El Ajouad* : www.elajouad.com

Mustapha Benfodil/ Auteur

Mustapha Benfodil est né en 1968 à Relizane, dans l'ouest de l'Algérie. Il a entamé des études de mathématiques avant de se convertir au journalisme. S'étant intéressé très tôt à la littérature, il a commencé par de la poésie avant de pratiquer le roman et la nouvelle. Il publiera ainsi trois romans, « *Zarta* » (ed. Barzakh, Alger, 2000), « *Les Bavardages du Seul* » (Barzakh, 2003, prix du meilleur roman paru en Algérie) et « *Archéologie du chaos amoureux* » (Barzakh, 2007). Dans le domaine du théâtre, il écrira plusieurs textes, notamment pour la compagnie Gare-au-Théâtre (Vitry-Sur-Seine) que dirige Mustapha Aouar (voir bibliographie). En mars 2005, il participe avec cinq autres auteurs à une résidence dramatique à Anvers, en Belgique, organisée par l'association d'auteurs Ecritures Vagabondes dirigée par Monique Blin. Il en est revenu avec une pièce : « *Clandestinopolis* » qui sera jouée dans plusieurs théâtres et festivals : le théâtre du Rond-Point (Journées Beaumarchais, juin 2006, mise en scène de Christophe Lidon), le festival d'Avignon « off » 2006 dans une lecture de Denis Lavant, au festival La Mousson d'été 2007 (mise en scène Eric Lehembre), le CDN de Saint-Etienne (Mise en espace : Jean-Claude Berrutti...). *Clandestinopolis* a été publiée en 2008 à Paris, chez L'Avant-Scène Théâtre. L'une de ses nouvelles, « *Paris-Alger classe enfer* » (L'Aube/Barzakh, 2003) a été mise en lecture par l'humoriste Fellag à la Maison de la culture de Bobigny (MC 93) en mars 2004 et par l'ancien administrateur de la Comédie Française Marcel Bozonnet au festival des Francophonies en Limousin (Limoges, septembre 2007). De janvier à mars 2007, l'auteur a été en résidence à la Cité des Arts, à Paris, sous l'égide de l'Aneth (Aux nouvelles écritures théâtrales), présidée par Mireille Davidovici. En mars et avril 2008, il a été en résidence d'écriture à Chenôve, près de Dijon, où il a dirigé un atelier d'écriture couronné par un recueil de nouvelles collectif intitulé « *Le Roman de Charcot* ». De mai à août 2008, Mustapha Benfodil a été l'hôte de la Maison des Auteurs du Festival des Francophonies en Limousin de Limoges pour une résidence de théâtre.

Outre le roman et le théâtre, Mustapha Benfodil ne s'est jamais départi de la poésie. Un recueil comprenant une partie de sa création poétique et intitulé « *Cocktail Kafkaïne* » est en voie de parution. L'auteur a été invité au festival *Les Voix de la Méditerranée*, à Lodève, du 19 au 27 juillet 2008, pour y présenter sa poésie. Il a été également présent au festival *Le Marathon des Mots*, à Toulouse, à l'invitation de l'écrivain Yasmina Khadra. Des extraits de son roman « *Archéologie du chaos amoureux* » ont été lu à la Cinémathèque de Toulouse le 13 juillet 2008 par Daniel Mesguich.

Mustapha Benfodil a travaillé récemment sur un livre consacré à une figure emblématique de la « Génération d'Octobre » en Algérie, le célèbre dessinateur de presse Ali Dilem. Le livre s'intitule : « *Dilem Président. Biographie d'un émeutier* ». Parallèlement à cet ouvrage, l'auteur peaufine patiemment un recueil de nouvelles intitulé : « *La Solitude du Pantalon* ».

Comme reporter, Mustapha Benfodil s'est rendu deux fois en Irak en pleine guerre, expérience qu'il relate dans un récit : « *Les six derniers jours de Bagdad – Journal d'un voyage de guerre* » (Liberté – Casbah Editions, Alger, 2003). Le 03 mai 2008, à l'occasion de la journée mondiale de la liberté de la presse, il a été distingué par le prix international Omar Quartilani décerné par le journal *El Khabar*.

Mustapha Benfodil vit et travaille à Alger où il est journaliste au quotidien *El Watan*.

Rachid Ouramdane / Chorégraphe

Rachid Ouramdane, dont les parents sont d'origine algérienne, est un ancien danseur d'Hervé Robbe, Odile Duboc ou Meg Stuart. Son travail chorégraphique personnel s'attache souvent à mettre en évidence la relation du corps aux nouveaux médias, notamment la vidéographie. Une autre composante forte de son travail tourne autour des questions d'identité, la sienne propre et celle de ses parents notamment.

Depuis 2007, Rachid Ouramdane est en résidence au Théâtre de Gennevilliers.

Chorégraphies

- 1996 : *3, avenue de l'Espérance*
- 2000 : *Au bord des métaphores*
- 2002 : *Face cachée; À l'œil nu; + ou - là*
- 2002 : *Skull*Cult* (en collaboration avec Christian Rizzo)
- 2004 : *Les Morts pudiques*
- 2004 : *Je ne*
- 2005 : *Cover*
- 2006 : *Superstars* pour l'Opéra national de Lyon
- 2006 : *Un garçon debout*
- 2007 : *Surface de réparation*
- 2008 : *Loin...*
- 2009 : *Des témoins ordinaires*

Amazigh Kateb / Chant et Musique

Amazigh Kateb est un chanteur et musicien algérien, né le 16 septembre 1972 à Staoueli dans la wilaya d'Alger. Arrivé en France en 1988, il est la figure principale du groupe grenoblois Gnawa Diffusion (groupe né en 1992) et fils du célèbre écrivain Kateb Yacine, fondateur de la littérature algérienne moderne (Nedjma, Le cercle des représailles...).

Les Gnaouas ou Gnawas sont, uniquement pour une partie d'entre eux, des descendants d'anciens esclaves issus de populations d'origine d'Afrique noire (Sénégal, Soudan, Ghana...). Le terme Gnawa identifie spécifiquement des Marocains, en Algérie le terme utilisé est Diwane.

La musique Gnawa (mot qui vient de « Guinéen ») est une musique noire africaine qui a été exportée vers le Maghreb (essentiellement vers le centre du Sahara et le Maroc) où elle a été malaxée avec les rythmes locaux d'influence arabe, berbère ou turque. Amazigh revendique d'ailleurs l'africanité et le mélange de cultures de l'Algérie qui n'est ni blanche ni noire.

Amazigh Kateb a quitté le groupe de ses débuts pour se lancer dans une carrière solo depuis 2007, afin de se consacrer plus à ses projets personnels, notamment celui de travailler quelques textes de son défunt père en chanson.

Il annonce la sortie de son premier album pour le 17 octobre 2009, date symbolique.

Émancipé de **Gnawa Diffusion**, Amazigh affirme la maturité de son inspiration à travers un album riche de sens, d'émotions, de rythmes stimulants et d'éclats de délire. **Pour la première fois, il s'autorise à mettre en musique la poésie de son illustre père, Kateb Yacine, vingt ans après sa disparition.** *Bonjour*, un de ses poèmes de jeunesse, habité par la lucidité rimbaldienne du désespoir qui transcende les mots, donne le ton de l'album. L'esprit d'errance y souffle à travers les chemins de poussière où naissent les révoltes et les solidarités issues des grandes solitudes.

À la manière des chanteurs traditionnels de l'Atlas, cheminant d'un village à un autre pour apporter les nouvelles du monde, Amazigh élève son regard au-dessus de la mêlée pour dire le vrai. Mais il le fait à l'ère supersonique, vouant aux mêmes gémonies les relents du colonialisme français, la terreur meurtrière américaine, la folie d'exclusion israélienne et le féodalisme arabe (*Sans Histoire*). **Il joue pleinement son rôle, harangue, dénonce.** L'injustice du pouvoir algérien, drapé dans la suffisance de son aveuglement, se trouve en première ligne dans un brûlot comme *Mociba*. *Koma* décrit les ravages que l'enfermement dans leur pays produit sur les jeunes Algériens : ils n'ont le choix de fuir le désœuvrement et la déprime qu'à force de bière et de whisky.

Créé au gré des pérégrinations du chanteur au guembri, dans un coin de chambre ou de salle de bain sur un ordinateur portable, ce disque possède la dynamique positive de l'urgence. Une façon de travailler qui permet de capter les émotions à chaud. Les paroles simples et fraternelles de *Chante avec moi* sont comme un baume. "Je suis plusieurs dans ce cas-là" : le genre de mots qui surgiront sans crier gare au moment opportun, ravivant l'espoir et les bons souvenirs. Plus sombre, mais tout autant fédérateur, *Ma Tribu* clôt l'album en convoquant les esprits du désert : l'appel profond de la mélodie gnaouie résonne encore longtemps après que la musique se soit tue...

Camille Duchemin/ Scénographe

Diplômée de l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs en 1999, Camille Duchemin travaille ensuite durant un an aux côtés de Jacques Lassalle au Conservatoire National d'Art Dramatique de Paris, en auditeur libre.

Elle devient assistante scénographe d'Emmanuel Clolus sur *Affabulazione* (représentée en 2001 au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis et au Forum Culturel de Blanc-Mesnil) et *Pylade* (représentée en 2003 à la Maison de la Culture d'Amiens, puis reprise au Théâtre Paris Villette),

deux pièces de Pier Paolo Pasolini, toutes deux mises en scène par Arnaud Meunier. Elle a travaillé depuis sur quasiment l'intégralité des spectacles de la compagnie de la Mauvaise Graine, jusqu'à *Tori no tobu takasa*, une adaptation japonaise de *Par-dessus bord* de Michel Vinaver par Oriza Hirata, qu'Arnaud Meunier a mis en scène à Tokyo en mai 2010.

Elle collabore également avec Caroline Marcadé sur *Anna Thommy* en 2005, représenté au théâtre du Conservatoire, ainsi que sur *L'inquiétude* de Valère Novarina, en 2000.

Elle a également réalisé les scénographies de spectacles mis en scène par Laurent Sauvage, comme *Orgie* de Pasolini, au Théâtre National de Bretagne en 2003, ou *Je suis un homme de mot* de Jim Morrison représenté à la Maison de la Poésie à Paris en 2005 ; mais aussi sur des spectacles de Frédéric Maragnani comme *Le Couloir* de Philippe Myniana, représenté en 2004 à Théâtre Ouvert, ou encore *Le cas Blanche-neige* d'Howard Barker, créé en 2005 au théâtre Jean Vilar de Suresnes et repris en 2009 au Théâtre de l'Odéon. Elle a conçu le décor de *Spaghetti bolognaise*, mise en scène par Tilly en novembre 2006.

Depuis 2008, elle a réalisé plusieurs scénographies sur différents spectacles: dont : *La Pluie*, d'après le roman de Rachid Boudjedra, mis en scène par Kheireddine Lardjam *Le Banquet* d'après Platon, mis en scène par Denis Guénoun ; *La Vénus Hottentote* de Lolita Monga, mis en scène par Frédéric Maragnani; *King* de Michel Vinaver, mis en scène par Arnaud Meunier au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers; *la Géographie du danger* chorégraphié par Hamid Ben Mehi et *l'Opéra "la mariage secret"* à l'Opéra Nationale du Rhin mis en scène par Christophe Gayral.

Benjamin Jaussaud / Création sonore

Diplômé de l'E.N.S. Louis Lumière en son en 2000, Benjamin Jaussaud a également effectué une formation musicale au C.N.R. de Caen (classe de jazz, Création Musicale, Harmonie...) jusqu'en 1998.

Au théâtre, il accompagne Arnaud Meunier depuis 1999, pour lequel il a assuré la création sonore, ainsi que la régie son sur la plupart des spectacles, de *2 iphigénie* à *Tori no tobu takasa/Par-dessus bord* en janvier 2010. Il collabore également avec des metteurs en scène tels que Frédéric Maragnani, Bernard Bloch, Nathalie Matter ou encore Pierre Sarzacq.

Au cinéma, il participe à l'élaboration de bande son comme chef opérateur du son et monteur son pour la fiction, le documentaire, ainsi que pour des œuvres contemporaines audiovisuelles.

Par ailleurs, il a réalisé pour France Culture une pièce radiophonique intitulée *Le Crapaud-Buffle* diffusée en décembre 2000.

Il travaille également comme formateur audiovisuel pour des établissements d'enseignement ou des entreprises.

Eric Soyer/ Création Lumière

Eric Soyer fait partie du cercle restreint des créateurs scéniques dont la pratique personnelle fusionne deux des aspects les plus importants de la scénographie : l'espace et la lumière. Aujourd'hui repérable par la sensibilité expressive de ses créations scéniques, Eric Soyer a structuré les fondements de cette pratique à travers des expériences diverses. Chacune apportant des éléments constitutifs à l'élaboration de son expression scénique. Après un bac littéraire, il intègre l'Ecole Boule dans la section "expression visuelle en architecture intérieure", en particulier pour les réalisations éphémères. Il travaille ensuite durant deux ans dans un bureau d'étude chargé surtout de la conception de stands pour l'évènementiel. S'il se forge un acquis professionnel par la conception de maquettes, dessins et plans d'exécution, cet exercice le laisse insatisfait par la finalité du projet trop ancré à son goût dans les déviances de " la société de consommation ".

Des rencontres déterminantes

A l'occasion d'un projet d'aménagement de bureaux, au Théâtre de la Main d'or, petite salle du XI^e arrondissement de Paris, Eric Soyer découvre la création théâtrale à travers une compagnie britannique indépendante, Act, qui allie une démarche à la fois artistique et pédagogique pour la diffusion du répertoire anglais dans la langue de Shakespeare. Sans connaissance ni formation théâtrales particulières, hormis quelques acquis lycéens, il intègre la troupe comme régisseur. Durant sept ans, Eric accompagne ainsi une production prolifique (250 à 300 représentations par an) dans de nombreux lieux d'accueil (scènes diverses, lycées, préaux,), dont la diversité lui tient lieu de formation. Il s'intéresse à la conception et à la réalisation de décors et de l'éclairage et en réalisera pour le cinéma et la télévision. Puis, toujours à la Main d'Or, il rencontre l'auteur-metteur en scène Joël Pommerat qui a fondé en 1990 la Compagnie Louis Brouillard. Eric Soyer signe avec cette compagnie sa première scénographie en 1997 pour *Treize étroites têtes*, repris en tournée durant plusieurs années. Depuis, il est de toutes les créations d'une troupe dont chacun des espaces et des lumières agit comme élément constitutif de l'aboutissement d'une écriture et d'une mise en scène au même titre que l'interprétation (*Pôles, Mon Ami, Qu'est-ce qu'on a fait* – recréé en 2006 sous le titre *Cet enfant* –, *Grâce à mes yeux, Au monde, D'une seule main, puis Le Petit Chaperon rouge, Les Marchands* – Avignon 2006 –, *Je Tremble* (1), et aussi *Pinocchio*, création à l'Odéon, 2008. Il travaille aussi bien sûr avec d'autres metteurs en scène et chorégraphes, mais c'est au sein de cette "famille", dont il constitue aujourd'hui l'un des piliers, que s'exprime le mieux sa création dans laquelle la conception de l'espace se conçoit en osmose avec celle des lumières. Son apport nourrit par touches successives une création qui résulte de l'engagement d'un collectif en nécessitant un temps heureusement accordé par le mode de production de la compagnie. " Chaque création nécessite la réalisation de l'espace scénique en amont de l'écriture puis un travail permanent d'expérimentations techniques lors des répétitions. Dans la rencontre avec une écriture vivante, encore en mutation, je cherche à provoquer une interférence avec elle, puis une fusion. Je pars d'une boîte vide pour trouver de manière progressive les éléments qui permettront d'évoquer les différents espaces et ouvrir des séquences de jeu suivant la thématique avec une liberté qui demande une grande précision. En règle générale, en construisant l'espace et en élaborant simultanément les lumières, je cherche à créer une relation sensorielle avec la représentation." Une caractéristique perceptible dans la création d'Eric Soyer, qui avec des moyens simples, une utilisation prégnante du vide ou des accessoires et un fin équilibre de la lumière, ouvre sur un prolongement de l'univers mental et du hors champ porté par l'écriture. Elle témoigne d'un apport organique bénéfique à la représentation.

Christophe Martin / Dramaturge

Né en 1967, Christophe Martin fait ses premiers pas sur les planches à l'université de Caen. En 1988, il co-fonde le mensuel *Caen-Plus* et dirige les rubriques culturelles. Il travaille ensuite, comme chargé de relations publiques et responsable de l'accueil, au théâtre de l'Aquarium à Paris tout en poursuivant des études théâtrales à l'université de la Sorbonne nouvelle (1991-1993).

Il commence à écrire pour le théâtre en 1993. Ses pièces, une douzaine, sont mises en scène entre autres par Philippe Minyana (*Murjane*, 1994), Stéphanie Chevara (*Des gens d'aujourd'hui* avec des extraits de *Chiens alanguis dépourvus et finalement jetés*, 1995), Bruno Lajara (*Mortel*, 1998 ; *Chiens alanguis dépourvus et finalement jetés*, 1999 ; *501 Blues*, 2001 ; *Fuites* d'après *Syndromes aériens* [1] et *Des étoiles plein la tête*, 2003 ; *Les révoltés*, 2008), Didier Ruiz (*Syndromes aériens*, 1998 ; *Le bal d'amour*, 2004), Pascal Antonini (*Vous allez tous mourir et pas moi*, 1998 ; *L'amour du théâtre*, 1999), Xavier Marcheschi (*Une main ouverte et un point fermé*, 1997), Carole Thibaut (*Ici, aujourd'hui*, 2003-2004), Thomas Gornet (*Une main ouverte, un poing fermé*, 2003), Kheireddine Lardjam et Didier Ruiz (*Syndromes aériens : diptyque*, 2007). Ses pièces ont été jouées à Paris (Théâtre Ouvert, *Rencontres à la Cartoucherie* au théâtre de la Tempête, *Rencontres urbaines* du parc de la Villette...), au festival *Nous n'irons pas à Avignon* à Gare au théâtre à Vitry-sur-Seine, à Montrouge, à Gentilly, au festival off d'Avignon, à Béziers à Alger...

En 2000, il anime un atelier d'écriture avec d'anciennes ouvrières de l'usine Levi's de La Bassée (Nord), à partir duquel il écrit *501 Blues*, mis en scène par Bruno Lajara, en tournée dans toute la France pendant 4 ans.

Il obtient en 1997 une aide d'encouragement du Ministère de la Culture, en mars 2000 une bourse de découverte du Centre National du Livre, en 2003 pour *Le bal d'amour* la commande à l'auteur et l'aide à la création du Ministère de la Culture, et en 2007 pour *Les révoltés* la commande à l'auteur du Ministère de la Culture

Il écrit des nouvelles publiées aux éditions Les Presseurs d'éponges illustrées par François Saint Remy : *L'amour primeur* (2003), *Cheyenne de vie* (2004), *Le sacre du plein temps* (2005), *La fièvre jeune* (2007) et illustré par France Dumas *Fatras amoureux* (2007). En co-édition avec la compagnie Viesàvies, ils signe avec François Saint Remy le premier volume de la collection Les explorateurs aux Presseurs d'éponges, *A tout bout de champ* (2007).

Parallèlement à ses activités d'auteur, il met en scène *Pochades* de Matthieu Malgrange (Plateau 31 à Gentilly, théâtre de l'Aquarium, théâtre du Sapajou à Montreuil, théâtre Dunois, 1997), son texte *Tous au paradis* (Plateau 31 à Gentilly, 1998), un spectacle musical *L'enchantement du monde* (Plateau 31 à Gentilly, 1999). Il dirige avec Médéric Legros (Théâtre de l'Astrakan) la lecture de *Le long de la Principale* de l'auteur québécois Steve Laplante en 2003 (CDN de Caen-Normandie, Zem théâtre à Lille, théâtre du Rond-Point à Paris) dans le cadre de Transatlantik théâtre.

Il collabore à la mise en espace par Bruno Lajara de *Lulu* de Frank Wedekind (La Rose-des-Vents, Villeneuve-d'Ascq, juin 2005). Il est dramaturge et assistant à la mise en scène de Carole Thibaut (Compagnie Sambre) sur un chantier constitué de trois spectacle : *Et jamais nous ne serons séparés* de Jon Fosse, *Comment te le dire ?* de Armando Llamas, *Immortelle exception* de Carole Thibaut (Espace Germinal, Fosses, février 2006).

Il enseigne également l'histoire du cinéma et du théâtre, dirige des ateliers de jeu et d'écriture dramatique. Il est auteur compagnon à Culture-Commune, scène nationale du bassin minier du Pas-de-Calais de Loos-en-Gohelle (2007-2008).

Quelques extraits de la première mouture du texte *Les Borgnes*

– Scène 4 –

Lumière. Retour à la scène du théâtre. Samir examine le manuscrit, souligne des passages avec son feutre et note des consignes sur la marge.

Samir : *Oui, oui, non non, non, oui, oui, non, oui, non, ça ne peut pas marcher, ça, ça ne peut pas marcher !*

Il jette le manuscrit d'un geste exaspéré et s'affale sur une chaise.

Silence.

Il se relève.

Samir (*au public*) : C'est une pièce que je n'ai pas écrite. C'est plutôt elle qui m'a écrit. Une pièce que j'ai vécue. Je devais avoir l'âge de mon fils, un peu plus... C'était une leçon banale d'éducation civique. Le drapeau, l'amour de la patrie, regarde à droite et à gauche avant de traverser, crache pas sur le prof, cache le shit dans tes chaussettes et bois le vin en cachette, le respect de la hiérarchie, mâche tes mots avant de parler, ne reluque pas le popotin de la prof d'anglais, réprime tes fantasmes, vote pour le debout, reconduis tes rêves aux frontières de l'inconscient, des conneries de ce genre...

Et puis...

A un moment donné...

Mes lunettes sont tombées

J'ai eu un verre cassé.

Je ne voyais plus que d'un seul œil.

Juste à ce moment-là, le prof m'interroge.

L'instituteur : Elève Samir debout !

Samir (*enfant*) : Oui, Chef !

L'instituteur : Pourriez-vous nous éclairer de votre...science (*sur un ton sarcastique*). Vous avez plutôt une scabreuse réputation, mais le bruit court aussi que vous êtes un cerveau...euh...passablement musclé (*rire jaune édenté*).

Samir (*enfant*) : Affirmatif !

L'Instituteur : Cessez avec ces formules caporalisantes. On n'est pas à l'armée, voyons !

Samir (*enfant*) : A vos ordres, Chef !

L'Instituteur : Vous persistez dans votre insolence ? Très bien. Nous allons voir ce que vous avez dans la caboche! Dites-nous ce qu'évoque pour vous la date du 05 juillet 1962.

Samir (*enfant*) : Euh... (*il réfléchit puis se lance*) Le 05 Juillet 1962, l'Algérie a quitté la France après 132 ans de colonisation. Un cessez-le-feu a été conclu le 19 mars 1962 à Hammam-Melouane entre l'Algérie et le GPRF de Charles de Gaulle : le Gouvernement provisoire de la république française, basé à Londres. Les Pieds-Blancs se ruèrent par milliers vers les ports de Marseille et de Toulon pour regagner Alger. L'AOS, l'Armée de l'Organisation Secrète constituée d'ultras partisans de la France Algérienne, plastiquait les rues de Paris pour protester contre l'Indépendance de la France. Les collabos étaient égorgés sans états d'âme dans les villes et villages de l'Hexagone, partout où ils étaient attrapés. Leurs femmes et leurs filles avaient le crâne rasé...

L'instituteur (*n'en croyant pas ses oreilles*) : Stop stop stop stop stop ! Vous avez bu ?

Samir (*enfant*) : Euh...non.

L'instituteur : Vous avez la fièvre ?

Samir (*enfant*) : Euh...non.

L'instituteur : Alors, vous avez sûrement mangé des escargots qui ont tourné. Ça fait ça en général, ça m'est arrivé une fois moi aussi. C'était en... mil-neuf-cent-je-ne-sais-plus... Ma grand-mère m'avait préparé une bonne soupe de lentilles aux escargots, à la marocaine, et elle avait oublié de les mettre préalablement au frais. Elle n'avait pas de frigo, remarquez. J'ai mangé ça et je me suis mis à délirer. Je disais n'importe quoi après. Que les chèvres donnent du vin, que les vaches ont un permis de conduire pour brouter, que le système solaire n'a jamais été à l'école, et que mon père était le chef suprême des Fourmis.

Samir (*enfant*) : Euh....Non. Pas que je sache.

L'Instituteur (*hors de lui*) : Non ! Vous niez avoir mangé des escargots qui ont tourné ?

Samir (*enfant*) : Euh...

L'Instituteur : La ferme ! Pas un mot ! Bon. On reprend. Et vous n'avez pas intérêt à commettre la moindre fausse note cette fois, sinon...

Samir : Euh...

L'instituteur : SILENCE !

Samir :

L'Instituteur : Qu'est-ce que vous attendez, parlez bon sang !

Samir (*A part soi*) : Faut savoir ce que vous voulez à la fin !

Puis il se mit à mitrailler d'un ton monocorde, on eût dit robotique.

Samir (*enfant*) : Le 05 juillet 1962, l'Algérie a quitté la France après...

L'Instituteur : Vous persistez dans vos divagations psychotiques? Très bien. On va s'amuser. Qu'évoque pour vous le 17 octobre 1961 alors ?

Samir (*enfant*) : Le 17 octobre 1961, des Français sont jetés dans l'Oued El-Harrach par des policiers algériens sur ordre de Amirouche Saboune.

L'Instituteur : Sur ordre de qui ?

Samir (*enfant*) : Amirouche Saboune, le préfet de Police d'Alger de l'époque chef, euh... Maître.

L'Instituteur : Le 1^{er} Novembre 1954 ?

Samir (*enfant*) : Les Fils de la Toussaint ont déclenché une révolution armée dans les maquis du Vercors et dans le Massif des Vosges pour chasser l'occupant algérien.

L'Instituteur : Et... en 1957, vous allez me dire que c'était la java dans la casbah d'Alger, avec le général Massu comme danseuse du ventre...LA FERME ! Il suffit ! Logomate verbeux et insolent ! C'est quoi ce charabia ?! Vous délirez comme vous respirez ! (*n'en pouvant plus*) : Fils de harki ! Chien ! Gougnafier ! Ah, le malotrus ! Le malappris ! Vous êtes infâme ! Ramassez vos affaires et ne revenez pas sans votre père !

– Scène 5 –

Samir (*adulte*) : Et j'ai ramené mon père.
L'instit' a été foutu dehors.
Pis encore !
Il a été battu à mort
Torturé à mort
On lui a niqué sa mère
Et avec sa tronche
On a fait une compote de merde
Une compote d'escargots pourris
Qu'on a jetés aux chiens enragés du douar
C'est lui qui l'a cherchée
Il n'aurait pas dû.
Pas dû me dire de chercher mon père.
A l'époque déjà, il était préfet de police
Avant de terminer colonel.
N'allez pas croire qu'il avait fait Saint-Cyr ou l'Académie militaire de Moscou.
Que dalle !
Il avait juste fait la guerre, mon père
Et gagné ses galons sur les bancs de la Résistance.
Un auguste personnage qu'il était devenu après l'Indépendance.
Un RES-PON-SABLE comme on disait dans le temps
Avant la Perestroïka.
Une Personnalité. **Chakhssiya.**
Avec un ego gros comme ça
Quand il pète
C'est comme le cul de Dieu qui explose
Il te regarde et tu tombes
Il s'était même pas dérangé, en fait
Juste un coup de fil
Un coup de filet
Et ils l'on ramassé comme une pouffiasse
Déranger un préfet de police ?
T'es fou, man ?
Pas fait de grandes études mon paternel
Juste la guerre
Il avait le diplôme suprême
Le diplôme de la Révolution
Le diplôme des Aurès
Harki était un gros mot
Pas dû, l'instit'
Pas dû
Je ne sais pas pourquoi j'avais dit tout ça

Pas par pure provocation en tout cas
Ni par pure rodomontade
J'ai dû appuyer sur le mauvais œil
Ou j'étais frappé d'un mauvais œil
J'étais mignon selon ma mère,

Mais j'avais des lunettes bizarres.
On se moquait beaucoup de moi
A cause de ça
De mes lunettes ridicules
Mes lunettes borgnes
Qui changeaient de couleur au gré des jours
Jours pairs : verre noir
Jours impairs : verre rouge
Fils-de
Le prof ne savait pas
Il savait pas
Fils de harki, moi ?
Oui, peut-être
Les jours impairs
Ou « pères »
Peu importe !
Le Pôôôôvre !
On s'est plus moqué de moi, après
Pourtant,
J'en disais des conneries
Je lisais tout à l'envers
Je disais tout de travers
Je foutais joyeusement la pagaille dans l'alphabet des éléments
Je baisais allègrement l'Ordre Narratif National

Un temps.

Voilà comment j'ai découvert la « maladie ».
L'étrange « maladie » qui était la mienne.
L'étrange maladie qui me fait voir tantôt le monde en rouge,
tantôt en noir
Un œil mâle
Et un œil femelle
J'étais totalement désorienté
Désoccidenté
J'inversais tout
Je mélangeais tout
L'envers et l'endroit
Dès que je m'ennuyais, je jouais à colin-maillard avec la vie
En me bandant l'œil qui n'allait pas
Je voyais des mondes parallèles
Je voyais des couleurs qui n'existaient pas
Je changeais d'œil,
et la vie devenait meilleure
Parfois pire aussi
Et les monstres devenaient oiseaux
Ou les oiseaux bombes atomiques

Et j'inversais tout
On
OFF
NOIR
BLANC
GAUCHE
DROITE
SOLEIL
LUNE
PANTALON
JUPE
HOMO
HETERO
ON
OFF

Noir **Lumière** Noir **Lumière** Noir **Lumière** Noir **Lumière** Noir **Lumière**

J'inversais tout
Et les monstres devenaient oiseaux
On
Off
Oh, détrompez-vous
J'ai une acuité de dix sur dix pour chaque œil
Mais je ne peux pas les ouvrir en même temps
Trop d'images
Trop de lumière
Je vois tout en blanc
Ou tout en noir
Si je les ferme complètement
Un seul œil à la fois
Le monde et son contraire
Le jour et sa négation

Et le monde
Complètement fou
Ballottait frénétiquement dans ma tempête visuelle
Entre la moustache de Charlot
Et la moustache de Hitler

Mais... comment...
Comment faire la différence
entre un monde qui brille ?
et un monde qui brûle ?
Hein, dis ?

ACTE SECOND – Scène 1 –

Trois mois se sont écoulés.

Asile de fous. Deux lits de camp meublent la scène. L'un des lits est occupé par un vieil homme emmitoufflé dans un burnous. A proximité du lit, un petit meuble jonché de livres. Le lit d'en face est occupé par un jeune homme qui marmonne des choses. Les deux personnages se donnent le dos. Chacun d'eux est tourné vers une coulisse. La scène est surplombée par une pendule en forme de pendu égrenant le temps sur le cardan d'une horloge avec des tics-tacs de bombe à retardement.

Le pavillon des fous est lugubre et glauque. Lumière fade. Les murs sont sales et sont striés de lézardes et de griffes. On dirait une peau écorchée.

Une voix crie des coulisses :

La Voix du Surveillant : Visite pour le Vieux !

Entre Samir. Il porte une gabardine beige, son éternel bob vissé sur la tête. Il a toujours ses lunettes borgnes au verre rouge. Une mallette pend à son bras. Il s'arrête au seuil de la scène et reste planté là, debout, à quelques mètres derrière le Vieux.

Le Vieux ne se retourne pas.

Ne bouge pas.

Samir finit par briser le silence.

Samir (d'une voix hésitante) : P...Professeur Aflatoun ?

Le Vieux ne remue pas.

Samir (un peu plus fort) : PROFESSEUR AFLATOUN ?

Le Vieux revient de ses rêveries en tressaillant.

Le Vieux (sans se retourner) : Qui va là ?

Samir : Je... (il cherche une formule) Je suis le docteur Samir. Je suis...Je suis médecin. Voilà. Je suis médecin... et je suis venu m'enquérir de votre santé.

Le Vieux : Ma santé ? Ha ! Vous voulez sans doute dire « mentale », n'est-ce pas ? Dites-le, pas d'euphémismes je vous prie !

Samir : J'ai... j'ai ouï-dire que vous souffriez de troubles oculaires. Je suis venu vous examiner. Puis-je ?

Le Vieux (éclatant d'un gros rire nerveux) : Ha, ha, ha, ha, ha ! Troubles oculaires ? Voyons donc ! De toutes les saloperies qui font gémir de douleur les misérables pensionnaires de la Maison des Fous, ce sont d'anecdotiques...euh... « troubles oculaires » qui nous valent l'honneur d'une visite médicale. Après, c'est nous qu'on vient traiter de mabouls...

Il se lève en s'appuyant difficilement sur une canne, le dos voûté et quasiment plié sous le poids du temps et ses courbatures. Il se retourne enfin.

Samir est stupéfié : le Vieux Fou se révèle totalement aveugle.

Il profite de ce cruel quiproquo pour chambrer copieusement son curieux visiteur.

Le Vieux : Allez-y docteur, examinez-moi donc !

Samir (embarrassé) : Je... Je suis navré, je...

Le Vieux : Maintenant, dites-moi qu'est-ce qui vous amène au juste ! Et comment savez-vous pour le « Professeur Aflatoun » ? Il y a belle lurette que l'on ne m'a pas appelé comme ça. Vous êtes d'**Eux**, c'est ça ?

Samir : Qui ça, **Eux** ?

Le Vieux : Eux, ceux qui vous ont envoyé,
Les Béni-Système,
les hommes de Zagrache Le Terrible,
et qui, crétiens comme ils sont,
n'ont même pas noté que je ne faisais plus usage de mes yeux
depuis qu'ils me les ont crevés.
A moins qu'ils ne vous aient envoyé,
« *DOCTEUUUUR* » (*d'un air moqueur et suspicieux*)
pour vous assurer que mes yeux n'avaient pas repoussé entre temps
en vous chargeant de mes les éteindre de nouveau, le cas échéant.

Samir (*abasourdi*) : On vous a crevé les yeux !

Le Vieux : Ne prenez pas ce ton innocent !
Pas de commisération s'il vous plaît.
Je n'ai pas besoin d'une pleureuse !

Il met des lunettes noires pour épargner à son visiteur le spectacle de cette infamie.

Samir : Vous avez tout faux, Professeur Aflatoun. Je ne suis pas là pour ça.

Le Vieux : Alors, qu'est-ce qui me vaut...l'honneur de votre visite, « docteur » ?

Samir : Je...(cherchant ses mots), je ne sais trop par où commencer.

Le Vieux : Commencez par la fin ou...non, allez vous-en !
Partez !

Je dois m'assoupir.

C'est l'heure de ma sieste.

Allez vous-en dis-je !

Je n'ai pas besoin de visite.

Je me demande qu'est-ce qui prend ces imbéciles de surveillants de laisser entrer le premier venu sans demander l'avis de personne.

Ah, mais c'est vrai que les fous en général n'ont pas d'avis.

Par définition, un fou est un animal privé de discernement.

Il n'a donc pas d'avis à donner.

Impossible de lui foutre la paix, lui qui a foutu la paix à la terre entière !

Samir se gratte le menton. Il est confus.

Samir : Voilà ! Je... Je viens de perdre mon père.

Enfin, il est décédé il y a trois mois.

En guise de testament, il m'a légué,

enfin légué,

disons...cédé ou...abandonné,

cette mallette que vous voyez-là...

Euh, pardon, je veux dire...

Le Vieux : Abrégez !

Samir : Mon père fut à un moment préfet de police.

Dans cette mallette, il y avait des dossiers secrets.

Ultra secrets.

Tellement secrets que même lui avait fini par oublier leur existence.
Il était atteint de la maladie d'Alzheimer.
Il avait tout oublié, tout.
Avant de s'éteindre, il avait juste eu une lueur de lucidité,
un mince filet de force et de raison pour me donner une clé.
Une petite clé qui était restée pendue à son cou sa vie durant
Un pendentif mystérieux qui m'avait toujours intrigué
Il me l'avait donnée sans dire un mot
Et le tombeau de ses yeux se referma sur ses secrets
Et j'ai découvert le secret suprême : VOUS.

Le Vieux (*ironique*) : Vous avez découvert que vous étiez un fou intégral et que votre place est ici ?
Je Vois !

Pardonnez l'ignorance d'un pauvre d'esprit mais...

il y a un truc que je ne comprends pas

– parmi quantité d'autres mystères (*avec ironie*).

Si vous êtes bien le fils de celui dont vous prétendez être le rejeton,
j'ai toutes les raisons de douter de la délicatesse toute feinte
dont vous enduisez votre voix.

Ne me dites pas qu'ils vous ont affecté dans ce pavillon.

Pourtant, je leur avais clairement signifié de ne me ramener personne.

Déjà que j'ai fort à faire avec cette pauvre bête
qui se débat comme un fauve dans son cauchemar
m'empêchant tous les soirs de dormir.

Samir : Non, Professeur Aflatoun.

Le Vieux : Qui êtes-vous à la fin ?

Que me voulez-vous ?

Qu'**EUX** me veulent-ILS encore ?

Samir : Je...

Je suis....

Je suis **Samir ZAGRACHE**

Je suis le Fils du Général Zagrache

Votre geôlier

Votre bourreau

Votre tortionnaire

Votre ennemi intime

Je suis le fils de ZAGRACHE LE TERRIBLE

Farid (*un jeune fou*) : TATATATATATA !

HAMIIIIIIIIIIID !

AHHHHHHHHH !

Le Vieux : Et moi je suis le Général Hannibal Baca Le Carthaginois.

Je vous l'ai dit : vous êtes un fou intégral envoyé par EUX pour vous emparer de mon ultime mètre carré de solitude.

Vous voulez conspirer pour prendre mon lit et le dernier lopin de ma Raison

Tenez, prenez tout ce qui me reste de neurones et de sérénité et partez !

Allez vous-en !

Allez, ouste !
Allez vous trouver un autre benêt à rouler avec vos fadaises de « Fils-de » !
Que vous fussiez fils de Zagrache ou fils de Zeus,
De Bachagha ou de Caïd
de Cassandre, de Jules César ou de la Pythie
Pour moi, c'est du pareil au même : vous êtes un conspirateur médiocre
Vous n'êtes qu'un piètre fou
Le plus faux-esbroufe de tous les écervelés !

Farid : TATATATATATATA
HAAAAAMMMMMIIIIID !

Le jeune aliéné, yeux exorbités, cheveux ébouriffés, a le visage terrifié, labouré de griffes. Il se contorsionne, bondit, sautille autour de son lit, se déchaîne sur le mur et lacère ses vêtements en haillons et son drap crasseux.

Samir (au Vieux) : C'est quoi son histoire ?

Le Vieux (irascible) : Qu'est-ce que j'en sais moi ?!
Ne vous avisez pas de prendre son lit, je vous le déconseille.
Ce jeune homme et sous ma protection
Il est le fils que je n'ai pas eu.

(puis, se montrant plus coopératif) C'est un jeune appelé.
Il a laissé sa raison dans le Jebel,
Jebel El Haycha
La Montagne du Monstre.

Samir : La Montagne du Monstre ?

Le Vieux : La Montagne du Monstre.
Un lieu maléfique qui hante sa géographie nocturne.
Pauvre môme !
Il n'arrête pas de se griffer.
De se lacérer la peau avec ses ongles affilés.
Son corps n'ayant pas suffi à contenir ses mortifications,
sa rage destructrice a fini par se répandre sur tous les murs
jusqu'à envahir fatalement mon territoire.
(Un temps)
Mais... Qu'est-ce donc que ce nouveau malheur qui gâche la nuit de nos enfants ?
Y aurait-il une nouvelle guerre d'Algérie dans le monde du Dehors ?
Y a-t-il une nouvelle guerre des Djebels ?

Samir : Vous êtes déconnecté à ce point, Professeur ?

Le Vieux : Arrêtez de m'appeler Professeur !
Je ne suis même pas bon pour enseigner la morale des mouches.
Que vous fussiez fils d'un préfet de police ne vous autorise pas à vous moquer d'un pauvre citoyen déchu !

Samir s'approche de la commode jonchée de livres. Il remarque des sortes de tablettes coraniques. Il s'en approche de plus près et fait une moue ébaubie. Le Vieux prend la mouche, jaloux de ses biens.

Le Vieux : Allez, allez vous-en d'ici ! Allez vous trouver un autre gîte. Ne profane pas la Grotte de Platon qui veut ! Allez, partez vous dis-je. (*Il vocifère*) Surveillant ! SURVEILLANT !

Il se redresse à grand-peine, trébuche, avance, recule, gesticule en agitant sa canne et cherchant à tâtons l'importun visiteur pour le chasser. Samir ramasse ses forces et lance :

Samir : Le... Le 05 juillet 1962, l'Algérie a quitté la France après 132 ans de colonisation.

Le Vieux se fige.

Le Vieux : Quoi ? Rép.. répétez, quoi, qu'est-ce que vous avez dit ?

Samir : Les Pieds-Blancs se ruèrent par milliers vers les ports de Toulon et de Marseille. 1 million et demi de Français furent tués en sept ans et demi d'une guerre féroce qui avait opposé l'armée algérienne d'occupation au FLF, le Front de Libération de la France qui avait déclenché, le 1^{er} novembre 1954, la lutte armée dans les maquis du Vercors, dans le massif des Vosges, dans les Alpes et dans les Pyrénées.

Le Vieux : Vous êtes un de mes anciens disciples, c'est ça ? (*un temps*) Soit ! Mais cela ne vous autorise pas à profaner mon intimité et entrer comme cela dans la Caverne de Platon ! (*silence perplexe*) Vous êtes un de mes anciens élèves, n'est-ce pas ?

Samir : Vous...Vous êtes mon père !